

3

L E
SERRURIER,
OPÉRA BOUFFON,

Représenté pour la première fois par les
Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,
le 20 Décembre 1764.

Les paroles sont de M. QUÉTANT;



Perrin.

A BESANÇON,

Chez F A N T E T, Libraire, plus haut que
la Place Saint Pierre.

M. DCC. LXV.
AVEC PERMISSION,



65916 *A C T E U R S.*

ELOY, Maître Serrurier , *M. Audinot.*
NICOLE, femme d'Eloy, *Mme. Berard.*
BASTIENNE, nièce & pupille
d'Eloy , *Mlle. Beaupré.*
JUÉIEN, amoureux de Bastienne , *M. Trial.*
GUILLAUME, compagnon
Serrurier , *M. Laruelle.*
PLUSIEURS VOISINS ET VOISINES.

*La Scène est au Village, dans le fond du jardin
de la maison d'Eloy.*

Le sujet de cette bagatelle est originairement de M.
de la Ribardiere. La Pièce avoit été présentée aux
Italiens qui n'en firent point usage : l'Auteur l'ayant
abandonnée à M. Kohault, Ordinaire de la Musique
de Monseigneur le Prince de Conti , jela refis comme
elle est actuellement pour l'amusement de S. A. S.



LE SERRURIER, *OPÉRA BOUFFON.*

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, BASTIENNE.

BASTIENNE.

AIRIETTE.



ON, non, Julien;
N'exige rien.
Non, Julien,
Je n'en ferai rien.
Je ne puis t'entendre;
Contre un amour si tendre;
Je sçaurai me défendre.

Non, non, Julien; &c.

JULIEN.

Tu rejettes mes vœux.
Sans pitié tu t'amuses
De tous mes feux.
Lorsque tu me refuses;
Penses-tu bien
Au doux lien
Que desire ton cher Julien?

ENSEMBLE.

BASTIENNE,

JULIEN.

Non, non, Julien;

Penses-tu bien

N'exige rien.

Au doux lien

Non, Julien, je n'en ferai rien. Que desire ton cher Julien?

JULIEN.

Ma chere Bastienne, pourquoi cette répugnance? Tu sçais combien je t'aime; ta tante approuve notre union; ton oncle Eloï est le seul qui s'opose à nous marier à cause de ta dot dont il est dépositaire, & qu'il faudroit payer. Et puis il est si jaloux de sa femme, que tous les hommes lui font ombre & lui paroissent des galans. Je n'ose venir ici qu'en cachette; puisque ton grand-pere veut bien te recevoir, laisseras-tu échaper une circonstance aussi favorable?

BASTIENNE.

Mais pourquoi m'habiller en homme?

JULIEN.

Peur tromper la vigilance de ton oncle, & l'empêcher de te reconnoître s'il te voyoit sortir de la maison.

BASTIENNE.

Je consens volontiers à choisir un asyle dans la maison de mon grand-Pere, puisqu'en m'y retirant, j'obéis au penchant de mon cœur, sans qu'on puisse rien dire à mon désavantage; mais j'aurai toujours de la répugnance à me travestir en homme.

JULIEN.

Tu serois donc toute différente des autres.

ARIETTE.

Il n'est point de fille
 Bien faite & gentille,
 Dont le cœur ne pétille
 D'abord qu'en homme elle s'habille;
 Certains apas
 Qu'on ne voyoit pas;
 Beaucoup d'attraits,
 Qui restoient secrets;
 Jambe fine,
 Démarche assassine,
 Frapent bien mieux
 Les yeux. (*Fin.*)
 Et puis l'Amour,
 Sous un habit court,
 Met la Beauté
 Plus en liberté,
 Jambe fine, &c.

Tout en vous n'est fait que pour plaire;
 Mais cela , ma chere ,
 Rend piquante ,
 Ravissante ;
 Ne craignez rien ;
 Non , ma chere ,
 Au contraire ,
 Une belle en homme est très-bien ;
 Oui , très-bien.

Il n'est point de fille , &c.

S C E N E I I .

JULIEN , BASTIENNE , NICOLE :

N I C O L E , *accourant.*

A H ! mes enfans , pendant que vous êtes tranquilles , il y a bien d'autres nouvelles !

B A S T I E N N E .

Eh ! quoi donc , ma tante.

N I C O L E .

Ton oncle ... Ah ! ... je suis toute essouffée. Ton oncle

J U L I E N .

Sçait-il que je suis ici ?

N I C O L E .

Eh ! ç'n'est pas ça , vraiment ; ce bâtiment-ci est séparé de la maison par tout not' jardin , & je suis bien sûre qu'il n'y viendra pas. Mais il veut te marier , Bastienne.

B A S T I E N N E .

Et à qui donc , ma tante ?

N I C O L E .

A Blaise , ce vieux Fermier.

J U L I E N .

Est-ce que vous souffrirez cela ?

N I C O L E .

Le souffrir ! ha ! jarni , tu ne me connois pas : je sçais bien son dessein. Bastienne a mille écus de dot , Blaise est riche ; notre homme aime l'argent. Moyennant ce mariage , il garderoit les mille écus tant qu'il voudroit ; mais outre que le bien d'autrui ne fait jamais de profit , ce mariage-là me déplait , j'ai mis dans ma tête que ça ne seroit ; & tredame !

6 LE SERRURIER;

ça ne fera pas : je suis la maîtresse , & je ne ferois pas la volonté de mon mari , quand il y auroit cent mille francs à gagner.

BASTIENNE.

Ah ! ma chere tante , ne nous abandonnez pas.

NICOLE.

Enfin , v'là qu'est bien , c'est décidé ; j'n'en démordrai pas : Aimez-vous , je l'veux ; j'vous marierai ; c'est dit ; n'vous inquiétez pas. Viens toujours ici , Julien.

JULIEN.

Je crains à tous momens que Maître Eloi ne me surprenne ; il est si jaloux !

NICOLE.

C'est bien vrai. Sa mauvaise humeur me fait quelque fois venir des démangeaisons de vengeance. Il est bien heureux que je sois honnête femme ; car , mort de ma vie il n'en seroit pas quitte pour la peur.

JULIEN.

Eh ! mais , not' tante , vous m'y faites penser. Nous pourrions tirer parti de sa folie.

NICOLE.

Eh ! comment cela ?

JULIEN.

Je n'ai qu'à faire semblant d'être votre amoureux ; vous d'vot' côté vous f'rez feinte comme si vous m'aimiez : votre mari qui nous croira d'intelligence ensemble , me mariera bien vite avec Bastienne pour se débarrasser de moi.

BASTIENNE.

Sans doute.

NICOLE.

Je ne veux point de ces stratagèmes-là :

T R I O

NICOLE.

Je ne puis faire votre affaire.

Si , dans cette affaire ,

J'agis pour vous ,

Ce sera d'une autre maniere.

Quand il croiroit

Que je vous aime ,

Rien ne pourroit

Calmer sa fureur extrême.

JULIEN & BASTIENNE.

Mais écoutez notre priere.

Vous pouvez faire

Notre affaire.

Que craignez-vous de sa colere ?

Julien. { Quand il croiroit

{ Que je vous aime ,

Il nous marieroit ,

Il me donneroit

Julien. { Celle

Bastienne. { Celui que j'aime.

NICOLE.

Laissez-moi tranquille ; mort de ma vie ! vous m'impatientez.
Je crains qu'Eloy ne se doute que nous sommes ici , ne me trouvant pas à la maison : son garçon Guillaume est toujours à nous observer. Vas-t-en ; non : restez-là pendant que j'irai voir ce qui se passe , afin que Julien sorte sans être vu.

(*Nicole sort.*)

S C E N E I I I.

JULIEN, BASTIENNE.

JULIEN.

LA bonne tante ! pourquoi faut-il qu'elle ait un mari si ridicule ?

BASTIENNE.

Ah ! Julien , les hommes sont bien méchants.

JULIEN.

Oh ! pas tous , ma chere Bastienne , pas tous ; il y en a d'un & d'autre.

BASTIENNE.

Ressembleras-tu à mon oncle , toi ? Seras-tu jaloux comme lui ?

JULIEN.

Pourquoi le ferois-je ? Personne ne t'a contraint à m'aimer ; tu m'as dit que je te plaisois ; je t'ai cru de bonne foi , & je m'en tiens là. Mais aussi tu me promets de m'aimer toujours ?

BASTIENNE.

Oh ! toujours , tu n'auras jamais lieu d'en douter.

A R I E T T E.

Le tendre cœur de ta Bergere
Est incapable de changer ;
Oui , Julien , tu serois léger ,
Sans m'engager à m'en venger ;
Mais c'est m'affliger que d'y songer.
Non , non , Julien ,

Rien ,

Du tendre cœur qui te préfère ;
Ne pourra faire un cœur léger.

Quelquefois dans le bocage ,
 J'entends les petits oiseaux ;
 Leurs plaisirs sous les rameaux ;
 De nos amours sont l'image.
 Si leur accord ravissant
 Charme toujours ta Maitresse ;
 Julien, c'est que ma tendresse
 Chérit en eux son penchant.
 Le tendre cœur de ta Bergere
 Est incapable de changer ;
 Oui , Julien , tu serois léger ,
 Sans m'engager à m'en venger :
 Mais c'est m'affliger que d'y longer.
 Non , non , Julien ,
 Rien ,

Du tendre cœur de ta Bergere ;
 Ne pourra faire un cœur léger :

JULIEN.

Tu m'enchantes de plus en plus.

S C E N E IV.

NICOLE, JULIEN, BASTIENNE;

NICOLE, à Bastienne.

JE n'ai pas trouvé ton oncle ; & cependant il n'est pas parti :
 il faut qu'il soit caché quelque part. A bon compte , va-t'en ;
 Julien , va-t'en vite , crainte de surprendre. *Julien sort avec Bastienne.*

A C T E V.

ELOY, NICOLE;

ELOY, arrivant.

HO! pour le coup ; je l'ai vu. Hé bien ! ma douce moitié !
 dis donc à présent que ce n'est pas lui ; que je rêve , &
 que les galans ne viennent pas ici pour toi.

NICOLE,

Vas , tu es un fou.

ELOY:

E L O Y .

Oui, oui, j'en suis un, de ne pas te moriginer comme je le devrois. Ah ! qu'on avoit bien raison de me dire à l'Ecole ;
Furens quid Famina possit.

N I C O L E .

Ah ! miséricorde ! mon mari qui est devenu latin ;

E L O Y .

Et tu es devenue diablement grecque, toi ;

A R I E T T E .

Tandis que, du matin au soir,
 Courbé sur une enclume,
 Je bas le fer, je me consume ;
 Quel désespoir !
 Une diablesse
 Vient sans cesse
 Braver mon courroux ;
 Me traiter de jaloux,
 De bizarre & d'yvrogne :
 Et tout le jour,
 Faisant l'amour,
 Me taille bien d'autre Besogne ;

A Nicole.

Ne pense pas
 Me voir toujours traitable ;
 Car tu verras, car tu sçauras ;
 Car tu sçauras, car tu verras
 De quoi je suis capable.

Tandis que, du matin, &c.

Tu ris donc ?

N I C O L E .

Eh ! pardi oui, le moyen de s'en empêcher ;

E L O Y .

Prends garde à toi, ma femme Nicole, prends garde à toi ; je suis doux comme un agneau ; mais quand je m'y mets, & qu'on me chiffonne, je suis plus dur qu'un marteau de vingt livres. Ton Julien revient toujours ici, il s'en repentira, ça finira mal ; je t'en avertis, ça finira mal.

N I C O L E .

Mort de ma vie ! finis toi-même ; n'est-il pas honteux à un Paysan d'être jaloux pour rien, pendant qu'il y a tant de Messieurs qui ne le sont pas pour quelque chose ? Vas, marié ta nièce, & les galans ne viendront plus chez toi.

B

E L O Y.

Voilà toujours ton discours ordinaire : mais on ne m'en donne pas à garder. Je sçais à quoi m'en tenir. Bastienne fera mariée quand je voudrai ; mais pas si tôt ; j'ai des raisons pour attendre.

N I C O L E.

Oui, ton avarice, qui ne peut se résoudre à lui rendre sa dot.

E L O Y.

Tais-toi, méchante langue.

N I C O L E.

Je t'assure que Julien viendra ici jusqu'à ce que Bastienne soit mariée.

E L O Y.

Qu'il y vienne, je t'assure que laisse faire il s'en ressiouviendra.

N I C O L E.

Nous verrons.

E L O Y.

Voyez si cette diable de femme-là n'aura pas toujours le dernier avec moi.

D U O.

E L O Y.

Morbleu, je vas
Faire fracas.
S'il ose ici porter ses pas,
Je l'assomme. (*Fin.*)
La belle finesse !
Crois-tu que tu me tromperas,
Avec cette finesse ?
Morbleu, &c.

Oh ! oui, fais la pleureuse.
Non, je n'ai point sujet d'être
jaloux.
S'il faut qu'il regarde ma porte.

Morbleu, &c.

N I C O L E.

Ne faites pas
Tant de fracas.
Quel homme !
Il aime votre nièce ;
Mariez votre nièce :
Vous ne l'aurez plus sur les bras.
Ne faites pas, &c.

Je suis bien malheureuse !
Quel sujet avez-vous
D'être jaloux ?
Me traiter de la sorte !

Ne faites pas, &c.



S C E N E V I.

E L O Y *seul.*

O H ! l'orage , la grêle , l'enfer , le diable n'est pas pire.
Voilà pourtant le mariage ! épousez une laide , elle vous
rebute vous-même : coëffez-vous d'une jolie , tous les Galans
sont après , on ne peut plus en jouir. Oh ! oui.

A R I E T T E.

Femme avec un peu d'apas ,
Est un fardeau qu'on s'apprête ;
Que de soins , que d'embarras !
Oh ! j'en ai par-dessus la tête.

J'en gémis chaque instant ,
Je me plains , & mon tourment
Ne paroît triste à personne ;
Le repos me fuit , m'abandonne ,
Et je vais toujours disant :
Femme avec un peu d'apas , &c.

Vous qu'un doux minois engage ;
Redoutez le mariage ;
La beauté met , tôt ou tard ,
Le trouble dans le ménage ,
Et le plaisir à l'écart ;

Car ,

Femme avec un peu d'appas , &c.

Si ce coquin de Julien me tombe sous la patte , oh ! par-
bleu , je la lui garde bonne , & je m'y prendrai de façon
que ma rusée n'aura pas moyen de s'en dédire , j'en réponds.
C'est ici le lieu de leur rendez-vous. Il faut que j'acheve le
piège où je veux les prendre. (*Il appelle.*) Ho ! Guillaume !
Ils ne s'attendent pas à ce que je leur prépare , Guillaume !



S C E N E V I I.

ELOY, GUILLAUME, *avec une tranche de pain qu'il mange,*

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'est, not' Maître ?

ELOY.

Quitte ton pain, & donne-moi ce ressort que nous faisons hier matin.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qu'est-ce que vous en voulez faire ?

ELOY.

Quitte ton pain : morbleu, tu vas le voir : cherche des cloux & ton marteau. Il faut attacher ce ressort à la petite porte de ce cabinet qui donne sur le jardin ; si quelqu'un y vient, il n'en sortira parbleu pas que je ne l'en tire.

GUILLAUME.

Vous avez donc quelqu'un à prendre là-dedans ?

ELOY.

Parle bas. C'est Julien & ma femme qui y vont souvent ; J'ai des soupçons : & par ce moyen je verrai ce qu'ils y font. N'est-ce pas une bonne invention ?

GUILLAUME.

Ma foi, je ne suis qu'une bête, not' Maître. Mais, sauf votre meilleur avis, je crois qu'à votre place, je ne ferois pas si curieux.

ELOY.

Je veux les y prendre, Guillaume.

GUILLAUME.

Et s'ils n'y vont pas ?

ELOY.

Ils iront, je te dis, ils iront.

GUILLAUME.

Et quand ils y seront ?

ELOY.

Je les tiendrai.

GUILLAUME.

Et quand vous les aurez, qu'en ferez-vous ?

ELOY.

Je sçaurai à quoi m'en tenir, & ils verront que je ne suis pas un sot.

O P E R A B O U F F O N. 19

G U I L L A U M E.

C'est ben les attraper, ça.

E L O Y.

Tôt, tôt ; allons, es-tu prêt ? Commençons.

G U I L L A U M E.

Quand vous voudrez.

D U O.

Allons , allons ,
Mettons-nous à l'ouvrage ;
Frapons , frapons ,
Courage ;
Avançons
Notre ouvrage ;
Plus fort ,
Encore plus fort :
Que ce ressort
Serve à mettre en cage
Tous les Galans
Qui viendront céans.

Courage , &c.

E L O Y , *seul*

Ici Nicole paroît sans être vue & les observe.

J'en ris d'avance ,
Qu'il seront surpris ,
Quand ils seront pris !
Ils auront le prix.
De leur insolence.

Nicole se retire en se mordant le bout des doigts.

Allons , allons ,
Frapons , frapons ;
Courage ;
Achevons
Notre ouvrage.

E L O Y.

Voilà qui est fini fort à propos ; essayons à présent. Bon ; cela va comme un charme ; tiens bien que j'aïlle chercher le cordon qui tient à l'autre côté, pour l'attacher ici. (*Il entre dans le cabinet, & dit en sortant :*) Tout est bien arrangé ; fermons la porte. Va dans la charmille, Guillaume. Que cherches-tu ?

74 *LE SERRURIER,*
 GUILLAUME.

Mon pain.

ELOY.

Tu ne parles que de ton pain ; le voilà sûr l'enclume. Oh !
ça, écoute-moi ; va dans la charmille, & ne te montre pas :
tu viendras seulement quand je t'appellerai. Je vais me mettre
au guet aux environs. (*Guillaume sort.*) J'entends quelqu'un ,
retrons-nous. C'est le Gaïant. Tout cela vient à point nommé.
(*Eloy sort.*)

S C E N E V I I I.

J U L I E N , N I C O L E .

J U L I E N .

A R I E T T E .

Pour les Amans ,
Que l'attente est cruelle !
Par elle ,
Un cœur fidèle
Languit dans les tourmens.

Pour les Amans , &c.

Trop de délicatesse
Retient-elle en ces lieux
Ma charmante Maitresse ?
Met-elle encore quelque obstacle à mes vœux ?
Sans un peu de faiblesse ,
Que devient la tendresse ?
Peut-on jamais se flatter d'être heureux ?

Pour les Amans , &c.

N I C O L E .

Comment ! c'est toi , Julien ? Va-t-en , Eloy te guette.

J U L I E N .

Ma chere Madame Nicole , il faut....

N I C O L E .

Il faut que tu t'en ailles.

J U L I E N .

C'est que....

NICOLE.

Eh bien! quoi! c'est que?....

JULIEN.

Je n'ose pas vous le dire, Madame Nicole.

NICOLE.

C'est quelque sottise apparemment; mais je veux le sçavoir tout à l'heure, ou ne remets jamais les pieds ici.

JULIEN.

Eh bien! je vais vous le dire. C'est que j'ai engagé Bastienne à venir chez son grand-père, qui veut bien, par rapport à vous, s'intéresser à notre mariage, & je lui apporte ces habits pour qu'elle sorte d'ici sans être reconnue.

NICOLE.

Et elle a consenti à cela sans m'en rien dire?

JULIEN.

Elle avoit peur que vous n'y consentiez pas.

NICOLE.

Vraiment elle avoit grand'raison: voilà une jolie équipée que tu lui conseillois là?

JULIEN.

Puisque le tems nous presse & que nous n'avons pas d'autre ressource.

NICOLE.

Elle restera ici.

JULIEN.

Mais songez que le bon-homme nous attend, que vous l'avez promise à mon amour; que le tems se passe; que je la perds si nous différons, & que....

NICOLE.

Tu es un étourdi.

JULIEN.

Ma bonne tante, Madame Nicole, ma chere tante.

NICOLE.

Je ne veux pas.

ELOY, à la fenêtre.

Voilà mon drôle avec elle, écoutons.

JULIEN.

Vous m'aviez tant promis de faire tout pour moi;

ELOY, à la fenêtre.

Faire tout pour lui? La chienne!

NICOLE.

Laisse-moi tranquille, je te dis, c'est inutile;

ELOY.

Elle se défend.

JULIEN.

Vous me rebutez en vain, je ne m'en irai point que vous ne m'ayez fait cette grace, je vous suivrai plutôt toute la journée.

ELOY, *de la fenêtre, avec violence.*Oh ! le coquin ! (*Il se retire.*)

JULIEN.

J'ai entendu quelqu'un.

NICOLE.

C'est mon mari ; j'ai reconnu sa voix.

JULIEN.

Entrons dans ce cabinet.

NICOLE.

Non, viens du côté de la maison, cela ne sera pas suspect ; d'ailleurs, il me vient une idée : tes habits me serviront.

JULIEN.

Pour Bastienne.

NICOLE.

Oui, pour elle ; mais j'en ferai mon profit : mon extravagant de mari m'épie depuis le matin autour de ce cabinet. Il a sûrement quelque dessein ; si c'est ce que je soupçonne, je veux qu'il ait, au moins une fois en sa vie, un bon pied de nez qui lui fasse voir son bec-jaune.

JULIEN.

Mais cela ne retardera pas notre mariage.

NICOLE.

Ne t'inquiètes pas : tu seras content, & moi aussi. Je crois que quelqu'un approche : viens vite à la maison.

S C E N E IX.

ELOY, *seul, regardant autour de lui.*

Je ne vois plus personne : feroient-ils déjà pris ? Je ne le crois pas, la clochette n'a pas sonné. Voyons pourtant par le trou de ce volet. (*Il regarde.*) Ils m'ont échapé. Mais ils reviendront ; le Galant tenoit quelque chose qu'ils ont sûrement porté à la maison, & si j'y vais, ils s'esquiveront comme à l'ordinaire : si je ne dis mot, ils reviendront au jardin ; & peut-être bien au cabinet : mettons quelqu'un pour me seconder de l'autre côté, pendant que je suis ici. Ho ! Guillaume.

SCENE

S C È N E X.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME, *avec son pain.*

Q U'est-ce qu'il y a, not' Maître ?

ELOY.

Que fais-tu encore avec ce pain ?

GUILLAUME, *mangeant ;*

Pardi, vous l'voyez ben, je mange.

ELOY.

Finis de manger ; morbleu, ils sont pris !

GUILLAUME, *toujours mangeant avec activité, &
parlant de sang froid.*

Oui.

ELOY.

Je les tiens, Guillaume.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qui ?

ELOY.

Eux.

GUILLAUME, *mangeant, d'un ton étonné ;*

Eux !

ELOY.

Oui eux ; ma femme & son Galant.

GUILLAUME, *mangeant.*

Peste !

ELOY ;

Vois si mon projet n'étoit pas bon ?

GUILLAUME, *toujours mangeant ;*

Bauh !

ELOY.

Eh ! tu manges toujours ; ce n'est pas le plus pressé ;

GUILLAUME.

Si fait ben, morgué, car je crève d'appétit.

ELOY.

Cours vite au bout du jardin.

GUILLAUME, *partant ;*

Allons, not' Maître.

ELOY,

Où vas-tu ?

18 *LE SERRURIER;*
GUILLAUME.

Où vous dites.

ELOY.

Pour quoi faire ?

GUILLAUME.

Je n'en sçais rien.

ELOY.

Ecoute-moi, tu le sçauras.

GUILLAUME.

Dites...

Eloy.

Cours d'abord au bout du jardin; quand tu verras ma femme sortir avec un homme qui lui parle tout bas, va de leur côté, pour qu'ils te fuient : fais enforte qu'ils prennent par ici, entends-tu ?

GUILLAUME.

Oh ! que oui ; ça veut dire que je battrai la plaine , pendant que vous gardez le bois , n'est-ce pas , not' Maître ?

ELOY.

Songe à me rabattre le gibier , & ne perds pas de tems.

GUILLAUME.

J'y cours.

ELOY.

Ils ne m'échaperont parbleu pas ; ma chasse me réussira.

A R I E T T E.

Quand le Chasseur habile ,

Suit , d'un pas agile ,

La bête

Qui le fuit ;

Il l'observe & la guette ;

Il la poursuit ;

Et bien-tôt il la réduit.

Et c'est en vain qu'elle veut sans cesse

L'éviter par mille détours :

Il rit de ses tours ,

Et fait si bien , par son adresse ,

Par sa finesse ,

Qu'enfin elle se rend

Sous le coup qui l'attend.

Quand le Chasseur habile

Suit d'un pas agile ,

La bête

Qui le fuit ,

Il l'observe , il la guette ;

Il la poursuit ;

Et bien-tôt il la réduit.

Je les vois ; ils aprochent ; les voilà qui détournent ; c'est au cabinet qu'ils vont. Oh ! pour le coup je les aurai. Guillaume a fait son rôle à merveille , ils ne doivent pas être loin du cabinet.... J'entends remuer.... Les voilà pris ; la clochette a sonné : Guillaume ! quel plaisir ! Guillaume !

S C E N E X I.

E L O Y , G U I L L A U M E .

G U I L L A U M E .

Vous voilà bien joyeux. Qu'avez-vous donc vu ?

E L O Y .

Tu m'as servis comme je voulois.

G U I L L A U M E .

Vous êtes donc content ?

E L O Y .

Oui , je te promets pour boire.

G U I L L A U M E .

J'aime autant que vous me le donniez , car je brûle de soif.

E L O Y .

Tu n'y perdras rien ; mais va auparavant me chercher tous mes voisins.

G U I L L A U M E .

Pour boire avec nous ?

E L O Y .

Non , c'est pour les rendre témoins de mon triomphe : Amene-moi le Berger , le Pêcheur , Lucas le Vigneron , Simon le Jardinier , toute la Justice , le Magister , le Bailli , le Bedeau ; avertis tout le Village. Je t'attends ici.

G U I L L A U M E .

J'y cours.

E L O Y .

Il sort

A R I E T T E .

Victoire , victoire !

Tous deux sont pris dans mes filets :

Le fait est bien notoire ;

Ils ne pourront plus désormais

M'en faire accroire ,

LE SERRURIER,

Tout le Village
Va par moi-même en être instruit ;
Et tout mon voisinage ,
Par Guillaume conduit ,
Sera témoin de leur dépit.

S C E N E X I I.

E L O Y,

J E voudrois déjà voir leur contenance à la vue de tout ce monde qui se moquera d'eux. La jalousie donne pourtant de bonnes idées. Quel plaisir pour moi de les avoir pris au trébuchet. Ils ne viennent pas : qu'ils sont long-tems ! Je grille d'impatience. Ah ! les voici,

S C E N E D E R N I E R E.

E L O Y, GUILLAUME, *plusieurs Voisins,*

A R I E T T E.

V Enez tous , mes voisins ,
Servez-moi de témoins.
Venez , mes comperes ,
Venez , mes commeres ;
Jugez par vos yeux de l'affront
Que l'on fait à mon front.

C H Œ U R,

Mais , mon compere ,
Vous avez tort de faire
Eclater cet affront.

J U L I E N *entre, & dit à part;*

Que de monde
Dans la maison
Abonde !
J'en sçais bien la raison ;

E L O Y.

(Voyant Julien.)

Avançons-nous. Mais quel mystère !

Quoi ! le drôle est dehors !

Il faut qu'il est le diable au corps.

(Le Chœur répète ce vers.)

E L O Y.

J'ai la clef dans ma poche ,

Et je suis sûr de mes ressorts ;

Que chacun s'approche.

J U L I E N.

Vous jugerez de ses transports ;

C'est sa femme & sa nièce.

*[Pendant ces deux vers , Eloy ouvre la porte.
Bastienne en homme , & Nicole sortent du cabinet.]*

C H Œ U R.

C'est sa femme & sa niece !

Quoi ! c'est sa nièce !

E L O Y.

Quoi ! c'est ma nièce !

Ah la traîtresse !

C H Œ U R.

Vous êtes fou dans vos transports ;

Et vous avez le diable au corps.

B A S T I E N N E , N I C O L E.

Voisins , vous connoissez nos tours :

Rendez justice à ses transports.

E L O Y.

Mais je suis sûr de mes ressorts.

C H Œ U R.

Voisin , voisin , vous avez tort ;

De faire éclater ce transport.

E L O Y.

Mais je ne sçais si je dors ou si je veille. Par quelle aventure Bastienne se trouve-t-elle ici habillée en homme ?

N I C O L E.

Pour se moquer de toi , jaloux impertinent ;

ELOY.

Ma femme....

NICOLE, *interrompant.*

Fais-donc agir les ressorts de ton imagination. Es-tu content à présent ; as-tu vu mon Galant ?

ELOY.

Mais , ma femme....

NICOLE, *interrompant.*

Et vous, voisins, qu'il a envoyé chercher pour témoins de ses extravagances , faites-lui compliment de ne pas être ce que mériterait un sot comme lui , pour tous les chagrins qu'il me donne.

ELOY.

Je ne sçais où j'en suis.

GUILLAUME.

Eh ! bien , qu'est-ce que c'est , not' Maître ? Vous v'là tout affligé de ce qui f'roit plaisir à ben d'autres.

ELOY.

Mais, Julien , pour qui venois-tu donc ici ?

NICOLE.

Pour votre nièce , vieux jaloux.

ELOY.

Est-il vrai , Bastienne ?

BASTIENNE.

Mon cher oncle , ma chere tante vous dit vrai ; je n'aime que Julien.

JULIEN.

Maître Eloy , consentez à mon mariage avec Bastienne.

ELOY.

Je veux bien donner à Nicole ce contentement-là ; mais à condition qu'elle ne me reprochera pas ce qui vient d'arriver , & qu'elle ne m'en gardera pas de rancune.

NICOLE.

Tu es bien heureux que je n'aime pas le changement ; mais si tu ne te corriges pas de ton humeur , je ne te réponds de rien , vois-tu ?

ELOY.

Tu seras contente ; mais que Julien se tienne avec sa femme ; & ne vienne ici que quand j'y serai.

JULIEN.

Je vous obéirai, notre oncle.

GUILLAUME.

Vous n'êtes donc plus fâché d'avoir été trompé !

NICOLE.

Que sçait-on ?

ELOY.

Va, ma ménagère, ne m'en veux pas. Trompe-moi toujours de même : oublions tout le passé, & réjouissons-nous. Après ce qui m'arrive, je vois bien qu'il faut m'en rapporter à ta bonne foi ; puisqu'on ne peut pas croire les choses même quand on les voit.

VAUDEVILLE.

B Annifions le soupçon jaloux,
 Qui nuit à la paix du ménage :
 Je ne veux plus le voir chez nous,
 Et sans m'allarmer davantage,
 Dans ma maison toujours d'accord, toujours d'accord ;
 J'aime mieux battre,
 Forger, reforger, faire le diable à quatre,
 Que de tenter le Sort :
 Les curieux ont toujours tort,
 Les curieux ont toujours tort,
 Les curieux ont toujours tort.

CHŒUR.

C'est un grand tort
 Que de tenter le Sort,
 Que de tenter le Sort,
 Que de tenter le Sort :
 C'est un grand tort,
 Que de tenter le Sort,
 Que de tenter le Sort,
 Que de tenter le Sort ;
 Les curieux ont toujours tort.
 Il vaut mieux battre,
 Forger, reforger, faire le diable à quatre,
 Que de tenter le Sort.
 Les curieux ont toujours tort,
 Les curieux ont toujours tort,
 Les curieux ont toujours tort.

LE SERRURIER,

NICOLE.

Un mari qui se rend fâcheux,
 Veut qu'on le trompe ou qu'on le blâme :
 Le plus fin à ses propres yeux,
 Ne l'est jamais tant que sa femme.
 Mon pauvre Eloy, pour vivre heureux,
 Il vaut mieux battre, &c.

JULIEN.

Bastienne, à notre amour parfait
 Aucun soupçon ne pourra nuire.
 Si jamais ce mal me gagnoit,
 Te beaux yeux sçauroient le détruire.
 Tout bas mon cœur répéteroit :
 Il vaut mieux battre, &c.

GUILLAUME.

Bon apétit, du vin un peu,
 L'humeur vive, & l'ame contente ;
 Pour moi le travail est un jeu ;
 Jamais l'Amour ne me tourmente.
 S'il venoit trop près de mon feu,
 J'aime mieux battre, &c.

BASTIENNE.

Quand je te vis le premier jour ;
 Je sentis naître ma tendresse ;
 Le lendemain, à mon retour,
 Je croyois vaincre ma foiblesse ;
 Mais que peut-on contre l'Amour ?
 Il sçait tant battre,
 Forger, reforcer, faire le diable à quatre ;
 Qu'il deviendra le plus fort,
 Et la raison a toujours tort.

ELOY.

Nous tâchons par plus d'un métier ;
 Messieurs, d'avoir votre pratique :
 Mais souvent un pauvre ouvrier
 Se voit saisi par la Critique,
 Et n'en obtient jamais quartier.
 Pour la combattre,
 Avec nous battez tous,
 Faites le diable à quatre :
 Quand nous frapons d'accord ;
 Les envieux ont toujours tort,

FIN.